

Julien Blanc-Gras

# Touriste



## Préambule, où l'on découvre l'origine des pathologies géographiques du narrateur

On compte sept milliards d'habitants à la surface de la planète et ils vivent tous quelque part. Ils peuplent des continents, des pays et des villes, que bon nombre d'entre eux ne sont pas en mesure de pointer sur un planisphère, faute de planisphère.

Je représente un sept milliardième de l'humanité et je ne sais pas toujours où j'habite. Si je suis une quantité négligeable, la question de ma place dans le monde a néanmoins son importance. J'ai grandi sous un climat tempéré où l'accès à une nourriture protéinée est suffisamment aisé pour laisser du temps aux occupations secondaires que sont les loisirs ou les incertitudes existentielles. Les habitants de l'Occident disposent d'une certaine amplitude dans le choix de leurs penchants intellectuels et de l'orientation de leur destin. On peut se dédier à

la physique nucléaire, au football ou à l'engagement politique sans obstacles majeurs. Aussi loin que je me souviens, c'est la géographie qui a retenu mes faveurs. Pendant des années, je me suis couché avec un globe terrestre. Je conçois que cela puisse paraître étrange, les enfants ont d'ordinaire plutôt tendance à s'endormir avec des nounours. En guise de doudou, j'avais adopté un ballon gonflable et translucide sur lequel était imprimée une carte du monde. Un gadget fabuleux déniché dans un magasin de gadgets stupides. Je me glissais dans mon lit en serrant la planète, la joue contre la Corée, la Norvège chaudement lovée contre ma poitrine et Los Angeles au bout des doigts. Je me réveillais avec la Terre comme horizon initial.

Le premier livre que j'ai ouvert était un atlas. L'apprentissage de la lecture m'a permis de déchiffrer « Kamtchatka » et « Saskatchewan » avant de savoir épeler « fourchette ». Pour mon cerveau en formation, l'association des lettres, des lignes et des couleurs formulait une représentation cohérente du monde. Le caractère magique des cartes m'offrait mon premier choc esthétique. Aujourd'hui encore, je reste persuadé que la projection de Mercator, en dépit de ses imperfections, dévoile une grâce supérieure à la Joconde.

Dès que j'en ai eu l'occasion, j'ai voulu m'assurer que les informations contenues dans les atlas étaient correctes. J'ai entrepris un grand, un long,

un vrai voyage. Un périple à l'aveuglette et en roue libre, sous des latitudes inédites. Seul et sans contrainte, j'ai fréquenté un continent pendant des mois. Je découvrais la chair de la géographie après des années d'amour platonique. Une passion qui ne cessait de grandir car elle était en mouvement, riche en surprises et sans routine. J'y avais gagné du vent dans les semelles et du plomb dans la cervelle. Je m'étais rendu compte au passage qu'un fleuve était encore plus beau que le tracé d'un fleuve. Surtout, j'avais mis des sensations sur des mots, ceux que j'avais lus dans la littérature de l'itinérance.

*C'est le voyage qui nous fait.*

*Le chemin est la destination.*

*L'absolu est ailleurs.*

Tout ça, c'était vrai.

Je voyageais en cherchant un sens à ma vie ; et ça avait marché. J'avais trouvé un sens à ma vie : j'allais voyager.

Dans les semaines suivant mon retour, j'ai eu du mal à me réadapter à la vie sédentaire. J'ai voulu prendre un billet d'avion direction Loin, mais un détail m'en empêchait : j'étais pauvre comme un sale jeune. Période difficile. Je pouvais m'asseoir devant une carte du monde et fondre en larmes parce que je n'étais jamais allé en Zambie. Parce que je n'irai peut-être jamais en Zambie. L'idée m'était insupportable. Ne pas pouvoir repartir tout de suite

m'oppressait physiquement, une enclume sur la poitrine. La liberté est une drogue dure.

L'écriture me servait de dérivatif, une méthadone sur cahier à spirale, où je traçais les grandes lignes de mes projets d'avenir :

Il existe environ deux cents États souverains. On vit à peu près trente mille jours. Si l'on considère l'existence sous un angle mathématico-géographique, on devrait passer cent cinquante jours dans chaque pays. Cinq mois ici, cinq mois là et ainsi de suite jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il faut se rendre à l'évidence. Je dois aller dans tous les pays du monde. Je ne trouverai pas le repos dans l'immobilité. Je me débrouillerai pour dénicher des ressources. Je mériterai mes kilomètres. À nous deux, petite planète globalisée.

J'exige le respect pour mes rêves, aussi insensés puissent-ils paraître. Un fantasme, ça ne se discute pas. Untel veut devenir une star, un autre posséder un yacht ou coucher avec des sœurs jumelles. Je veux simplement aller à Lusaka. Et à Thimbu. Et à Valparaiso. Certains veulent faire de leur vie une œuvre d'art, je compte en faire un long voyage.

Je n'ai pas l'intention de me proclamer explorateur. Je ne veux ni conquérir les sommets vertigineux, ni braver les déserts infernaux. Je ne suis pas si exigeant. Touriste, ça me suffit.

Le touriste traverse la vie, curieux et détendu, avec le soleil en prime. Il prend le temps d'être futile.

De s'adonner à des activités non productives mais enrichissantes. Le monde est sa maison. Chaque ville, une victoire.

Le touriste inspire le dédain, j'en suis bien conscient. Ce serait un être mou, au dilettantisme disgracieux. C'est un cliché qui résulte d'une honte de soi, car on est toujours le touriste de quelqu'un. Rien n'empêche de concevoir le tourisme comme un cours de géographie à l'échelle 1, et la géographie comme le terreau de toutes les sciences humaines. Sous les cartes, les hommes. La dynamique du monde ne s'appréhende pas en restant dans un fauteuil. Il faut que j'actionne mon mouvement perpétuel. Je ne dois pas traîner, des civilisations s'écroulent au moment où j'écris et d'autres émergeront à la fin de cette phrase. Elles nous tendent les bras, je n'ai rien de mieux à faire que de leur rendre visite. Ma place dans le monde, je l'inventerai à chaque pas.